

Ils étaient entrés dans l'heure dorée et Mariella lui demanda s'il pouvait lui montrer ses photos. Il lui avait appris qu'elles étaient exposées à deux pas du parc et commençait à le regretter. Pimlin était considéré comme un artiste désormais. Cette étiquette, c'était la liberté. Elle justifierait ses excès et lui offrait une réponse honorable aux inévitables «Tu fais quoi dans la vie?» L'art était un milieu particulier et, par précaution, on se référait à l'opinion des professionnels pour établir la sienne. C'était également grâce à leurs éloges qu'il s'était convaincu d'avoir du talent. Cependant il craignait le jugement de Mariella. Arnaud mourait d'envie

de lui expliquer le sens de son œuvre, mais il ne voulait pas l'influencer. Il se retint. Il l'observait passer trop rapidement d'une photo à l'autre. À chacun de ses déplacements, ses cheveux détachés laissaient apparaître une nuque trop sensuelle pour laisser l'imagination d'un homme au repos. Il voulait mordre dedans, qu'une douleur légère la surprenne, relever sa robe et la baiser tout de suite, encore, pour s'épargner aussi sa sentence. Il donnait trop d'un coup et préférait la prendre là, par pudeur.

– Elles sont chouettes, commenta-t-elle avec un engouement forcé sans se retourner. Mais dommage que tu n'aies pas réussi à ajuster le point sur les visages.

– C'est un flou de bougé! s'étrangla-t-il, piqué au vif. Le point est là, mais j'ai ajusté la vitesse d'obturation pour donner cet effet! C'est voulu!

Elle fit volte-face, et s'approcha de lui, un sourire mutin aux lèvres.

– Je t'embête... ajouta-t-elle en apposant les mains sur son torse. Elles sont très fortes.

Elle l'embrassa et ajouta :

– On va baiser?

Leur histoire commença comme toutes les histoires d'amour modernes : dans le stupre et la recherche des limites de l'autre. Arnaud et Mariella

se voyaient un week-end sur deux ou plus, à Paris ou à Barcelone. La belle devint l'exceptionnelle. Ils passèrent des examens sanguins pour être sûrs de ne pas avoir le sida et continuer leur histoire l'esprit libre et sans capotes. Mariella était volontiers grossière et le taquinait à la moindre occasion. Elle avait une inclination pour les sobriquets qui l'infantilisaient ou portaient atteinte à sa virilité. Arnaud devint «Nono» ou «Petite Coucouille». C'était sa façon à elle de montrer son affection. Elle rechignait à l'idée de sortir au musée ou à l'opéra. Elle appelait ces activités des *mariconadas*, c'est-à-dire des «trucs de tarlouzes». Elle prononçait toutes les lettres des mots français qu'elle avait appris à lire avant de les prononcer. Elle disait la *forête* et le *soleïle*, et c'était mignon. Arnaud avait pris l'habitude de vouvoyer Mariella dans les deux langues. Cette coquetterie désuète lui plaisait. C'était pré-vintage et il lui faudrait quitter cette manie si elle venait à se populariser. Il donna à Mariella un hypocoristique, et pour lui éviter le dictionnaire lui expliqua qu'il s'agissait d'un surnom affectueux. Comme elle lui parlait parfois comme à un môme, il opta pour «mami», qui se traduisait par «maman» en espagnol latino, et il se promit d'oublier ce détail s'il venait un jour à consulter un psychanalyste. C'était plus original qu'un «ma puce» ou «ma chérie» et préférable à

son prénom de femme de ménage. Il y avait bien «Marielle», à la française, mais ça sonnait bourgeoise, bigote aigrie, de celles qui veillent à l'ombre de leurs rideaux et ont la langue venimeuse. Il y avait, du reste, quelque chose de trop poussiéreux dans ce nom pour l'exciter. Arnaud optait parfois pour la version Télétubbies de Mariella : «Lella». Il l'appelait ainsi chaque fois qu'elle balançait une remarque idiote et qu'il convenait de la traiter avec condescendance. Le reste du temps elle était simplement «Marie».

Ce matin, Arnaud et Marie profitaient de l'instant d'après, en silence. Leurs cœurs battaient encore fort. Puis, les yeux dans le vague, elle rompit le silence.

– On est bien ensemble, hein?

Il se tourna sur le côté pour la regarder. Elle avait cette mèche de cheveux plaquée à son visage par leur sueur. Elle avait l'air si fragile, était si sensuelle... Arnaud l'embrassa tendrement sur la joue, posa sa tête à côté de la sienne et sa main sur son ventre frémissant. Il se gonflait à l'inspiration de sa petite gorge vibrante. Ses malheurs semblaient avoir été nécessaires à présent. La vie n'avait toujours pas de sens, mais il s'en foutait car il jouissait de la sienne pleinement. Arnaud avait une femme et elle était merveilleuse. À ses côtés,

il pouvait se permettre d'être ordinaire. Il inclina la tête pour baiser son épaule, mais elle sortit si vite du lit qu'il manqua sa cible et donna un bisou dans le vide. C'était ridicule et par chance elle ne le remarqua pas. Il laissa sa tête retomber lourdement sur son cousin et se demanda combien de temps allait durer ce bonheur analgésique.

Un peu plus tard, au dîner, elle lui proposa d'emménager avec lui. C'était soudain, inespéré, fou.

– Ce serait merveilleux, lui dit-il. Mais comment allons-nous faire pour le travail ?

– La crise est finie, Nono. Je pourrai tenter ma chance à Barcelone, donner des formations dans les grosses boîtes, des conférences... J'en ai marre de Paris. Les croissants sont bons, mais... mais j'en ai marre de Paris. Je pourrai me mettre à chercher du travail pendant mes vacances. Ça te va ?

– Donc je devrai être plus discret avec mes amantes... Eh bien soit, mami, dit-il en se levant pour débarrasser, je relève le défi.

– Merci, t'es gentil, Petite Coucouille... répondit-elle pleine de compassion, avant d'ajouter : comme si t'arrivais à pécho d'autres meufs...

Et elle lui administra une claque sur les fesses. Il rinça les assiettes en s'imaginant une vie avec elle, faite de sexe et de vanes. Et comme elle savait bien cuisiner, il serait le plus heureux des hommes.

L'après-midi, Arnaud partit travailler comme on va à la plage avec des copains. Il ne regardait pas l'heure et goûtait chaque seconde sans penser à la suivante. Un morceau de gâteau l'attendait sur son bureau. Myriam lui apprit qu'Alba avait démissionné. Elle partait donc pour l'Afrique réaliser ses rêves. Arnaud était content pour elle. Elle avait le cœur trop grand pour Goopple.

– Alors, Arnaud ? Ta voisine, il a jeté l'épingle ? Il a décollé en courant ? lui dit Youcef sur la table duquel traînait un morceau du cake entamé.

Arnaud ne voulait plus être gêné. Surtout pas aujourd'hui. Il ne pouvait pas reprocher à Youcef d'être un peu con, mais il ne pouvait pas l'encourager non plus. Il planta son regard droit dans le sien, se pencha en avant, s'appuya de ses deux poings sur la table, et les sourcils froncés rétorqua, un peu agacé :

– Que veux-tu dire, Youcef ? Tu peux être plus clair, s'il te plaît ?

Un silence gênant s'ensuivit. Youcef avait l'air interloqué et ne comprenait manifestement pas pourquoi l'atmosphère était devenue si pesante tout à coup.

– Bah... Alba, il est parti. Comme Myriam t'a dit... On a bu quelque chose pour son départ. Il a même amené du gâteau. Mais il est parti il y a une heure.

– En es-tu sûr, Youcef, a-t-elle vraiment décollé en courant?

Un nouvel ange passa.

– Bah oui! s’énerva-t-il presque. On a fait la fête pour lui dire au revoir. Il t’a donné un gâteau!

– Alba ne jettera jamais l’épingle, Youcef, continua Arnaud plein de passion – il criait presque. Jamais! Tu entends?

Arnaud s’assit et alluma son ordinateur pour lire ses e-mails. Du coin de l’œil, il observait Youcef qui fixait son écran, les sourcils baissés. Il devait penser qu’il avait dit quelque chose qu’il n’aurait pas dû. Il ne comprenait pas. Chacun son tour...

Arnaud eut des remords, mais pas bien gros. Youcef finissait son appel :

– ... Très bien, merci, madame. Vous rappelez si tu as encore le problème. Je te laisse avec le questionnaire.

CLIC.

– On dit pas ça *poupouche* au Maroc? lui demanda Arnaud gentiment.

– Ça... quoi? Tu dis quoi là?

– Ça *poupouche*. Ça veut dire c’est super, ou c’est une bonne nouvelle, mais en plus cool. Tu peux dire ça quand tu résous un problème. Tu ne connais pas l’expression?

– Ah! Bah non, je connais pas! dit-il en ouvrant de grands yeux d’enfant. Ça *poupouche*?

– Oui c’est ça, ça *poupouche*. C’est plus moderne. Et si tu as vraiment eu un bon contact avec le client tu peux ajouter «*check* la pastèque» avant de raccrocher.

– *Check* la pastèque... répéta-t-il pour bien se souvenir. Ah OK...

Arnaud se sentait con et content. Il enchaîna les appels avec bonne humeur. Les clients le lui rendirent bien. Le soir, il y eut moins de coups de fil et Arnaud prit part aux discussions de ses collègues. Ils se posaient aussi des questions et certains étaient un peu artistes. Ils n’étaient pas si différents de lui finalement. Le Gros Con aussi avait des choses à dire et il le trouva presque sympathique.

Arnaud connaissait un bon restaurant qui fermait tard et proposa à Marie de l’y rejoindre à 23 h 30.

– En quel honneur, Nono?

– De notre nouvelle vie à deux, mami!

– C’est pas encore fait, mais j’ai décroché deux entretiens donc on peut déjà trinquer à ça!

Ils commandèrent une bouteille de blanc qui pique la langue et des *pinchos*.

– Vous connaissez bien Barcelone, mami. Quel quartier vous ferait plaisir?

– Gràcia, j’aime bien.

– OK... Pourquoi pas... Et si on en choisissait un autre qui ne sent pas la pisse et où on pourra dormir?

– Tu préfères un quartier de vieux ?
– Non, mais... Quoique... oui, un quartier de vieux, pourquoi pas !

– Parce qu'on va se faire chier de ouf par exemple ?

– Bon... alors un quartier tranquille avec une rue un peu animée. Et vous, où viviez-vous, mami ?

– Ma famille vivait à Sant Antoni. Et puis j'ai partagé un appartement avec mon premier mec dans l'Eixample. Et puis avec un second dans le Raval.

Cette évocation lui fit mal. C'était con, mais c'était comme ça. Marie ne s'était pas préservée pour lui jusqu'à ses trente ans et elle avait couché avec lui le premier soir. L'imagination d'Arnaud commençait à s'emballer. Il pensa que Barcelone n'était pas si grande que ça et qu'il finirait fatalement par tomber sur l'un de ces types qui l'avait baisée. Et maintenant qu'il y pensait, il ne savait pas qui elle voyait quand elle sortait...

– Et... Tu as couché avec beaucoup de mecs... avant ? la tutoya-t-il troublé, les yeux rivés sur ses calamars.

– Bah... Je sais pas, répondit-elle après un moment. J'ai arrêté de compter après quatre cents... Surtout, il y a toutes ces fois où ils étaient plusieurs. Tu vois ? Quand ils étaient trois ou quatre à me défoncer en même temps... Tu t'imagines

bien ? J'aime bien quand y en a un qui me prend la tête pour me...

– Bon bah ça va ! J'ai compris ! la coupa-t-il sèchement.

Marie avait raison de le prendre ainsi. Les détails l'auraient détruit. Elle reprit, pour le calmer :

– Je ne me suis pas fait sauter par la moitié de Barcelone et tu ne trouveras pas de *sex tape* de moi sur Internet. Mais j'ai eu des expériences, Arnaud ; comme la plupart des filles de trente ans. Laissons le passé là où il est, OK ? Je suis bien avec toi... et je t'aime.

Arnaud était ému et honteux. Il n'avait pas osé lui dire ces mots et était soulagé qu'elle le précède. Il se leva, elle se leva, et ils s'embrassèrent par-dessus la table. Tout leur corps était penché vers celui de l'autre. Ses lombaires tiraient fort, mais il s'en foutait.

Le week-end suivant, les cheveux de Marie réveillèrent le nez d'Arnaud, puis lui tout entier. Il souffla très fort et longtemps, moins pour les dégager que pour la réveiller à son tour.

– Qu'est-ce que t'es chiant... lâcha-t-elle enfin.

Elle bâilla avec la discrétion d'une lionne puis tourna la tête vers lui. Leurs visages se trouvaient à quelques centimètres l'un de l'autre. Ils se

regardèrent dans les yeux sans parler, puis il rompit le silence :

– Il faudra passer acheter une bouteille, ça me gêne d’arriver les mains vides...

– Ouh la... Tu ne peux pas me parler d’aussi près le matin, mon amour, lui dit-elle en fronçant le nez et en reculant sa tête. On n’est pas dans un film américain. Nous, le matin, on a les cheveux emmêlés et on pue de la gueule...

Elle posa sa tête dans le creux de son épaule – son épaule à lui sinon ce serait impossible – et ajouta :

– Si tu veux pour la bouteille. Mais tu sais, ce n’est pas indispensable. Et ça va bien se passer...

Ils allaient déjeuner chez le père de Marie. Elle s’était construite sans lui, car il les avait abandonnées longtemps, sa mère et elle, pour tenter sa chance de l’autre côté de l’Atlantique. Le type s’était révélé en jouant la comédie à New York. Il était devenu quelqu’un pour les autres, et personne pour les siens, tout au plus un paria dont l’ombre avait flétri quelques bons souvenirs. Mariella avait passé son adolescence entourée de garçons et avait probablement développé son humour noir et salace à ce moment-là. Puis papa était revenu, après douze ans d’absence. Sa mère, dépressive et seule, l’avait repris et Marie, de fait, aussi. On s’accordait à dire que c’était une merde,

mais pas devant Marie qui lui avait pardonné et l’admirait aujourd’hui. Il jouissait toujours d’un certain succès au théâtre et avait fait quelques apparitions remarquées au cinéma. Il était devenu un homme cultivé et raffiné, sans doute trop pour sa femme qu’il avait fini par quitter une seconde fois et définitivement. Arnaud était anxieux à l’idée de le rencontrer.

La voiture de Marie démarra au quart de tour. Arnaud conduisait tranquillement, sans forcer aucun feu rouge comme lui et de nombreux Barcelonais en avaient l’habitude. Il s’enfonçait de plus en plus dans son siège.

– Voulez-vous bien me rappeler le prénom de votre père, mami? demanda Arnaud pour avoir l’air d’avoir oublié.

– Philippe.

Ils ne dirent rien d’autre jusqu’à leur arrivée à Gràcia.

– Bonjour, ma fille! Tu es rayonnante et belle comme la jeune fille à la perle! s’exclama, théâtral, un grand type tout maigre en ouvrant la porte de son appartement.

Il la serra contre lui, puis la regarda encore. Il était vêtu d’une chemise et d’une robe de chambre de soie assortie à un foulard qui lui couvrait la gorge. On aurait dit le personnage d’un film de

Sacha Guitry. Il en faisait trop, c'en était parodique. Arnaud le baptisa aussitôt Sarja Krikri. Ça ne valait pas un Jean-Sol Partre, mais c'était assez ridicule pour l'amuser. La voix de Sarja Krikri était puissante à exaspérer son voisinage.

– Salut, papa! répondit-elle d'une voix de petite fille qu'il ne lui connaissait pas. Voici Arnaud, mon copain.

– Bienvenue, Arnaud. Je suis Philippe! annonçait-il comme s'il s'agissait d'une bonne nouvelle.

Ils se serrèrent la main et Sarja Krikri referma l'épaisse porte derrière eux. L'appartement était immense et haut de plafond mais surchargé de mobilier, si bien qu'on ne pouvait se déplacer que dans une seule direction. Tout était propre et bien en place. C'était Ikea en plus classe. Une table monumentale ceinte de chaises en fer trônait au bout de la pièce. Elle clouait au sol un tapis blanc soyeux, semblable à un trophée de chasse, et était recouverte d'une nappe en dentelle, d'assiettes de porcelaine et de tout un jeu de couverts scintillants. Tout était aseptisé, d'un blanc immaculé. Des stries élégantes paraient les verres à vin et des motifs finement sculptés décoraient leur pied. De nombreuses photos de Sarja Krikri en compagnie de célébrités étaient disposées un peu partout dans la pièce. Le grand homme vivait ici en couple avec son ego.

Arnaud lui tendit sa bouteille de rouge, payée tout de même dix balles, mais il la posa sur une petite table sans la considérer et dit simplement merci. Il les accompagna jusqu'à la partie salon et les laissa là pour rejoindre la cuisine toute proche.

– Je vous ai préparé un poulet Gaston Gérard. Il est tendre et savoureux à se damner, les informa-t-il depuis l'autre pièce.

– Avec du comté du Jura?

– Évidemment, ma chérie! Et du savagnin pour l'apéro! Je t'apporte un verre tout de suite.

– Trop bien, papa!

Arnaud ne disait rien. Il regardait Sarja Krikri jouer au père modèle et Lella à la gamine en demande d'affection. Il pensait aussi à sa bouteille qu'on n'allait pas ouvrir. Il prendrait une piquette la prochaine fois.

– Est bien père qui nourrit. Qui prendra soin de toi si ce n'est ton papa? s'enthousiasma-t-il en revenant avec l'apéritif.

Marie perdit une occasion de mettre Arnaud en avant, et après avoir trinqué, goûta le blanc dans un gémissement presque orgasmique. Don Krikri raconta ses dernières vacances à Positano avec une ardeur proche du fanatisme, puis conclut en leur recommandant cette destination. Il les engagea à sortir le soir en ville, voir telle pièce de théâtre ou telle exposition... Sarja Krikri était raffiné

et voulait qu'on le remarque. Il s'enthousiasmait de tout, et tout parut fade. Une fois à table, ils mangèrent le poulet à la crème et papa Sarja demanda à sa fille comment elle allait.

– Eh bien là, je vis dans la coloc d'Arnaud et on cherche un appartement. Je vais réaliser des interventions pour une grosse boîte assez régulièrement pendant quatre mois et je continue à chercher un boulot stable.

– Bien, bien... Et tu es heureuse?

Évidemment qu'elle l'était!

– Oui, papa, très heureuse! Ne t'inquiète pas pour moi!

– *Un père ne dort jamais des deux yeux à la fois*, écrivait George Sand...

Puis il s'adressa à Arnaud.

– Et toi, Arnaud, que fais-tu dans la vie? Si je puis me permettre de te demander...

Il s'était déjà permis de toute façon.

– Eh bien, je suis photographe. Mais je travaille pour Goopple aussi.

– Tu fais des photos pour Goopple?

– Non, non. Mon travail chez Goopple n'a rien d'artistique. C'est pour avoir un emploi stable et ne pas être déconnecté de la réalité. Je suis téléopérateur; j'aide les gens au téléphone. C'est un petit boulot, pas très intéressant et pas très bien payé. Les photos, c'est à côté, pour me faire

plaisir. Et puis ça m'aide un peu financièrement.

– Mais vous allez avoir assez pour trouver un logement à Barcelone? Les loyers ont beaucoup augmenté dernièrement...

– J'ai un peu d'argent de côté. Et je vais voir pour me lancer dans d'autres projets. Ou changer de boulot. Enfin on verra...

– Bon, bon, il faut y penser tout de même. *Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement*, disait Nicolas Boileau. En définitive, ce qui compte c'est de choisir...

C'était faux. Arnaud concevait tout à fait que ce type était un trou de balle qui s'exprimait en citations pour masquer le vide de sa pensée, mais il ne pouvait pas le lui énoncer clairement pour ne pas se brouiller avec Marie et lui enlever sa culotte une fois rentrés.

– C'est en faisant des choix que j'ai avancé, continua-t-il. Et regarde où j'en suis! dit-il fièrement en ouvrant les mains comme le Messie, l'humilité en moins. J'ai fait des erreurs évidemment, j'ai regretté certains choix, mais je n'ai jamais renoncé. Et puis ça maintient en forme d'avoir la niaque. Crois-le ou non, mais j'ai soixante-cinq ans!

– Je vous crois...

Blanc. Le grand Sarja se redressa sur son siège, se racla la gorge et proposa un café. Il partit dans

la cuisine avec ses conseils et mit la cafetière en marche. Marie regardait Arnaud avec un mélange de sourire et de moue, sans doute pour dire que c'était marrant mais pas complètement nécessaire. Le café bu, ils prirent congé. Sarja Krikri embrassa tendrement Marie et lui glissa un billet de cinq cents euros dans la poche. Elle protesta histoire de dire et le remercia. Arnaud eut droit à une poignée de main sèche mais repartit avec la fille. Sur le chemin du retour, Marie alluma la radio. Ella Fitzgerald chantait *My Heart Belongs to Daddy*.

– Une joyeuse histoire d'inceste ! plaisanta-t-elle en écoutant les paroles.

– En réalité, cette chanson évoque l'histoire d'une fille et de son *Sugar Daddy*, c'est-à-dire un vieux type qui la paie en échange de son affection.

Comme elle ne disait plus rien, il ajouta, grinçant :

– Il t'a donné combien, Philippe ?

– T'es vraiment con...

Elle tourna la tête vers sa fenêtre pour ne plus le voir et resta silencieuse. Elle garderait sûrement sa culotte à la maison. À partir de ce jour, Arnaud cessa de la vouvoyer et lui parla plus simplement.

Il eut bientôt le plaisir de revoir le généreux papounet. Le couple emménagea dans un appartement

coquet et lumineux de Gràcia. Le nécessaire était déballé et c'était bien ainsi. Il aurait bien remis à l'année suivante l'installation des étagères murales, mais ce plan de chantier ne convenait pas à Marie. Le dernier carton ouvert, elle entreprit de s'en occuper, à l'aide d'outils prêtés par un voisin. Elle s'apprêtait à percer le mur quand Arnaud, piqué dans sa virilité, lui prit la machine des mains et lui demanda de se tenir en retrait pour lui indiquer si les étagères étaient droites et admirer son homme à l'œuvre. Il prit la pose comme sur la photo de chez Casto et l'écouta le guider :

– Descends là, à droite... encore... voiiiiiiilà...

– Ça n'a pas l'air droit du tout.

– C'est parallèle au plafond.

– Le plafond n'est pas droit.

– Oui, mais sinon ça va faire bizarre.

– Non, mais c'est n'importe quoi... Il faut mettre l'étagère droite.

– Mais ça va faire bizarre ! répéta-t-elle, agacée. Pourquoi tu veux pas la mettre parallèle au plafond ?

– PARCE QUE SINON, LES TRUCS QU'ON VA POSER DESSUS, ILS VONT TOMBER, LELLA ! lui expliqua-t-il en articulant comme s'il avait la langue enflée et trop de salive dans la bouche ; comme un demeuré en somme.

Il remplaça Marie par l'application « niveau à bulle » de son iPhone et traça une ligne droite

sur le mur avec une règle d'école qu'il avait retrouvée pendant le déménagement. Il se cambra avec beaucoup de style, perfora le mur et enfonça les vis dans les trucs en plastique. Puis il accrocha la structure du meuble sur les vis ; les étagères s'enfoncèrent parfaitement dans les encoches. Elles tenaient bien en place. C'était fini. Les étagères étaient accrochées.

– BOUYAAAA! Alors?! C'est qui le patron?

Il recula pour admirer son travail. La première étagère était presque droite. La deuxième penchait dangereusement vers l'avant et la gauche. Ça crevait les yeux. Le résultat était dégueulasse.

– C'EST NONO, LE PATRON! ironisa Marie avec le même ton d'attardé qu'il avait pris plus tôt.

– J'ai pas les bons outils... pesta-t-il.

Il fallait tout recommencer ; mesurer, tracer, percer, accrocher... Mais il refusa de continuer dans ces conditions, car il craignait que la paroi finisse par ressembler à un mur des condamnés et de perdre sa caution. Marie sauta sur son téléphone et l'occasion de demander à papa sa boîte à outils qui était complète. Il les invita à déjeuner le week-end suivant pour ne pas qu'ils « passent comme des voleurs », parce que deux mois s'étaient écoulés depuis leur dernière visite et que Sieur Sarja, maintenant qu'il était le meilleur des papas, voulait voir sa fille.

Arnaud conduisait mollement en poussant de grands soupirs. Marie finit par s'en agacer.

– Bon bah, ça va ! J'ai compris que tu voulais pas y aller !

– Mais si, mais si... c'est pas ça...

– Mouais.

Il continua de rouler l'air de rien et comme s'il n'y tenait plus...

– Il aura peut-être mis sa robe de chambre ! Ce serait tellement pittoresque !

– Commence pas, hein ! Tu crois que t'as plus de style avec ton tee-shirt tout pourri ?

Il se tut quelques minutes, puis n'y tenant plus :

– Tu crois qu'il nous sortira quelques-unes de ses fameuses citations qu'il déclame avec tant d'élégance ? Ce serait tellement cla...

– Plus on se rapproche, plus tu deviens con en fait !

Arnaud voulait continuer de la provoquer encore un peu. Il cherchait une autre connerie à dire, mais ils étaient arrivés.

– Alors ? Vous avez eu des soucis de bricolage ? demanda le grand homme à l'apéritif, apparemment bien informé.

– Oui... enfin sans outils, forcément...

– Ah ? Tu bricoles sans outils, toi ? C'est original ! le taquina-t-il. Tu sais, j'ai presque tout fait

dans cet appartement. Je peux venir vous aider si tu veux. Et je te donnerai quelques tuyaux...

– C'est gentil, papa, mais Arnaud préfère tout installer lui-même.

– *On se sauve de tout par l'orgueil*, écrivait Flaubert. Si c'est ton désir, Arnaud...

Sarja s'éclipsa et revint quelques secondes plus tard les bras chargés d'un énorme paquet-cadeau de papier rose avec des étoiles vertes, affublé d'un gros nœud, vert également.

– Tiens! Tu devrais utiliser cela pour commencer.

– Eh bien merci, Phili...

Arnaud s'interrompit en ouvrant le paquet. Il s'agissait d'outils en plastique pour enfants de trois à sept ans. Ils étaient de couleurs vives et démesurément grands. Mariella rit très fort; son père aussi. Il mit une tape dans le dos d'Arnaud pour qu'il digère mieux le camouflet et se leva à nouveau.

– Allez, je vais chercher la vraie. Ressers-nous du champagne, Arnaud, veux-tu?

Il amena à sa fille une lourde caisse à outils rouge rutilante et deux boîtes d'appareils électriques. Tout avait l'air solide et cher.

– Waouuu! Merci, papa! s'exclama-t-elle! On va pouvoir faire plein de trucs avec ça!

– Avec ça, plus d'excuses! dit-il en serrant Marie

dans ses bras. Vous avez chacun de quoi faire avec vos cadeaux, s'esclaffa-t-il à nouveau.

Arnaud fouilla dans sa boîte à jouets. Il saisit une grosse pince en plastique rose qu'il activa frénétiquement, et un tournevis jaune vif qu'il promena sur sa lèvre inférieur avec une vulgarité pornographique, puis lança à Marie un regard vicieux :

– Tout cela nous sera certainement très utile... Merci, Philippe...

Elle rit à gorge déployée. Plus fort encore qu'à la bouffonnerie de son père. Alors Sarja Krikri ne dit rien. Peut-être se taisait-il aussi parce qu'il sentait qu'Arnaud était prêt à lui balancer ses outils de pacotille au visage. Il se racla la gorge et ramassa les emballages pour les jeter à la poubelle.

– Je ne vous embrasse pas? enfonça Arnaud.

– Ça ne sera pas nécessaire, non, dit-il sèchement en emportant les papiers cadeaux dans la cuisine.

Cette blague laissa un drôle de goût dans la bouche d'Arnaud. Bien sûr, il était fier d'avoir remis le grand Sarja Krikri à sa place et brisé les conventions qui enjoignent les gendres à s'écraser : son beau-père le considérerait comme un adversaire digne de ce nom à l'avenir et éviterait de le prendre de haut. Mais ce genre d'humour n'était pas digne d'Arnaud. Il avait raconté les blagues

les plus sales pendant son adolescence, mais cette époque était révolue et il était quelqu'un d'autre à présent. Il se décevait presque. Cette plaisanterie ressemblait à Marie et il ne savait pas si sa personnalité se révélait ou si elle se dégradait. À la maison, c'était souvent elle qui prenait les décisions communes et il avait toujours mis cela sur le compte de sa nature accommodante. Il voulait croire que sa chérie lui permettait d'évoluer, de tendre vers le surhomme, et que chacun faisait preuve d'abnégation pour que leur couple avance. Mais il se trompait. C'était un vrai canard avec elle, et il se pliait à la plupart de ses volontés. Il avait même acheté un très gros chausson pour accueillir leurs quatre pieds les soirées d'hiver ; c'était le genre de petits gestes cons-cons qui disait « on est ridicules, mais on est bien ensemble et on vous emmerde ! » À présent, il s'inquiétait et voulait s'affirmer. Arnaud avait besoin de voir ses amis pour être sûr d'être toujours lui-même.

Il renoua le contact avec ses potes du *spinning*, en espérant qu'ils ne lui tiendraient pas rigueur de ses longs mois d'absence. Rendez-vous fut pris à la Taverna Blaï. Il proposa à Marie de l'accompagner, par politesse. Elle accepta. Il n'était pas sûr que ça l'enchantait, mais il n'avait qu'à pas lui proposer aussi... Il lui demanda de changer de

pantalon parce que celui qu'elle portait déformait ses fesses. Il voulait qu'elle soit belle pour qu'on le jalouse, mais pas trop sexy non plus. Il détestait quand d'autres la reluquaient et devait ignorer ces regards pour éviter les embrouilles. Arnaud, mal à l'aise, montra donc sa femme à ses amis qui l'accueillirent chaleureusement. Jean-Eudes rougit en l'embrassant. Ainsi que le voulait l'usage, chacun donna sa profession pour se présenter et José, plus chômeur qu'autre chose, n'était probablement personne. Il se dit comédien mais gagnait trop peu d'argent sur les planches pour que l'on puisse le considérer comme un bon acteur.

Puis Sacha sauta à pieds joints dans le plat, comme elle savait si bien le faire.

– Je suis ravie de rencontrer la personne qui comble ta vie sociale et sportive, Arnaud ! dit-elle, taquine et sans méchanceté. On commençait à parler de toi au passé et avec nostalgie. On n'était pas sûrs de te revoir...

Ils étaient assez proches pour que Sacha se permette ce genre de réflexion. Elle disait aussi son affection pour Arnaud et il était content que Marie en soit témoin.

– C'est-à-dire que les premiers mois d'une relation sont souvent un peu exclusifs, généralisait-il pour minimiser l'influence de Marie. Et puis on a dû déménager. Mais on est bien installés à

présent. Je vais pouvoir reprendre ma vie d'avant!

Elle ne se serait pas opposée à cette décision, mais il avait besoin d'imposer ses choix. Il mit sa main dans son dos et ajouta en s'excusant presque :

– Mais c'est vrai que j'ai été pas mal occupé ces derniers temps. Et Marie voulait qu'on soit vite installés...

– Ouais enfin, je t'ai pas interdit de faire le sport ni de voir tes potes! dit-elle en se dégageant. Tu es libre, hein!

Quelques secondes de silence s'ensuivirent. Arnaud but une gorgée de bière. C'était gênant.

– À propos! reprit Sacha. Je viens de voir un documentaire sur les singes gibbons. Ils vivent en couple dans un coin de forêt loin des autres. Et c'est ainsi jusqu'à la fin de leurs jours. Ils ne font pas de *spinning* non plus, je crois... Ah! Et ils ont un fonctionnement très matriarcal!

Tous éclatèrent de rire. Marie sourit un peu, pour les accompagner.

– C'est intéressant! Et s'il leur arrive de recroiser leurs potes, ils assument leur choix ou pas? renchérit José, lourdement.

– C'est pareil chez moi, ajouta Jean-Eudes compatissant, à l'adresse d'Arnaud. Mais c'est bien de laisser sa femme porter la culotte et être un peu castratrice. C'est féministe, c'est tendance...

Sacha considéra Jean-Eudes, circonspecte. De toute évidence, elle ne savait pas si elle devait prendre cette remarque avec humour et se taire, ou au sérieux et s'insurger. Elle était féministe jusqu'au bout de ses ongles vernis.

– Ça veut dire quoi matriarcal? demanda naïvement Marie.

– Eh bien... comme en espagnol : *matriarcal*, expliqua Sacha qui dut poursuivre son explication, constatant que Marie ne comprenait pas. C'est-à-dire que les femmes sont les figures de l'autorité. Elles prennent les décisions et les hommes s'exécutent.

– Non, mais il faut arrêter avec ça, intervint Arnaud soudain. On n'en est pas là non plus! Parfois je choisis... parmi ce que Marie propose. Elle me dit « cette expo ou cette conférence? » Et je choisis en fonction de ce qui lui ferait le plus plaisir. Et je m'habille comme je veux! Alors, vous voyez?!

Mais il ne cherchait ni à se défendre ni à amuser. D'ailleurs, ce n'était pas très drôle. Cette remarque était pour Marie; pour lui inventer une passion intellectuelle. Elle ne connaissait pas le mot *matriarcal* et bien d'autres, et c'était difficile à accepter. Son exemple tombait mal : Marie fuyait les musées et elle l'avait regardé bizarrement à cette évocation. Elle était drôle et jolie mais le

gênait parfois en société, il fallait bien le reconnaître. Arnaud attendait d'elle qu'elle soit à sa hauteur, car elle était une partie de lui. Alors il relata quelques anecdotes où elle avait eu un bon mot ou avait été particulièrement désopilante. Il refusait qu'elle soit superficielle, car on glorifiait l'érudition ; la beauté se tenait loin derrière. C'était idiot : aller courir pouvait être aussi difficile pour les uns que d'ouvrir un bouquin pour d'autres, mais on préférait une tête bien pleine à un ventre bien plat, c'était comme ça. Marie était belle et n'allait pas s'excuser pour cela.

Sacha et Jean-Eudes enchaînèrent avec plusieurs sujets sérieux et justifièrent leur point de vue par de solides références en art ou en sciences sociales. José se moquait, Marie se taisait et Arnaud souffrait.

Ils rentrèrent à pied. Sur le chemin du retour, il fit l'éloge de ses amis pour pouvoir mieux parler de leurs défauts. « Sacha avait le cœur sur la main, mais... » « Jean-Eudes était doté d'un sens critique acéré, pourtant... » Marie ne réagit pas. Il sentit qu'il ne fallait pas l'approcher.

À partir de ce jour, Arnaud retrouva régulièrement ses amis sans Marie et c'était bien mieux. Comme il sortait beaucoup, il consacrait moins de temps aux tâches ménagères. L'appartement était un peu plus en bordel, un peu plus comme

lui. Il devenait l'expression de sa personnalité, il lui apportait sa touche personnelle en quelque sorte. Comme on pouvait s'y attendre, Marie l'accepta mal. Arnaud s'investissait pourtant à hauteur de trente pour cent, comme le voulait l'usage, mais ce n'était pas assez apparemment. Elle était trop maniaque pour laisser la vaisselle dans l'évier deux jours de suite et rechignait à décaler le ménage d'une semaine ou deux. Elle s'en occupait donc, rongait son frein et de son intolérance naissaient les disputes. Arnaud subissait souvent ses remontrances lorsqu'il rentrait du sport, beurré :

– T'exagères, hein ! Il y avait encore *toute* la vaisselle de la cuisine ! Et le ménage, il est pas fait. T'abuses beaucoup, Arnaud !

Quand elle l'appelait Arnaud, ça sentait le pâté. Mais comme l'entendre parler français avec des fautes le faisait rire, il la provoquait un peu plus ; pour tenter un désamorçage de la situation aussi.

– Écoute, Marie, sois raisonnable et juste, s'il te plaît... Pendant que toi tu passes du bon temps avec l'aspirateur, moi je fais du sport. C'est pas facile, tu sais ! Et c'est comme ça que tu me remercies ? En me criant dessus ? Pour qui est-ce que tu penses que je me bâtis un corps d'athlète ? Pour toi ! Pour nous ! Pour entretenir la flamme ! Tu ne penses pas au couple. Tu ne penses qu'à toi et à ton copain l'aspira...

– ARRÊTE DE ME TOUCHER LES ŒUFS! traduit-elle littéralement. J’AI MARRE DE TOI! LA MAISON C’EST POUR TOUS LES DEUX!

– Écoute, Marie... Tu es fatiguée, ça arrive et ce n’est pas grave. Assieds-toi, je prépare l’apéro.

Mais comme elle était vraiment excédée et qu’elle lui dit qu’elle ne pourrait pas vivre longtemps avec un « branleur pareil », il fit des efforts, dont l’achat d’un robot aspirateur et d’un lave-vaisselle. Il participa davantage aux tâches ménagères et lorsqu’il atteignit quarante pour cent, Marie cessa de hurler. Il l’aimait vraiment et elle le méritait bien. Les engueulades se raréfièrent. Ainsi allait la vie dans leur foyer.

Comme tous les couples, ils se sentaient différents et comme tous les couples, ils ne l’étaient pas. Ils investirent toutes leurs économies dans l’achat d’un appartement. Ils contractèrent un prêt et avec celui-ci la promesse d’être angoissés sur trente ans. La crise n’était pas loin et plus personne n’avait confiance dans l’économie ni la politique. Les Espagnols insolubles avaient dû donner aux banques les clés de leur logement. Les plus chanceux partageaient une chambre avec leurs enfants dans l’appartement de leurs parents, les autres avaient rejoint la rue ou s’étaient suicidés. Autant dire qu’il y avait une bonne ambiance

au pays du jambon cru, et qu’on signait les actes notariés en serrant les fesses. Le couple emménagea plein d’entrain dans le quartier très en pente de Poble Sec.

Les mois et leurs couleurs passèrent et se réduisirent à une série de tâches régulières. S’occuper des courses huit fois par mois, du ménage quatre fois, payer les factures une fois, dîner avec ou sans potes deux fois. La machine était bien huilée et ils ne dépassaient jamais le cinquante kilomètres à l’heure. C’était la routine; ils étaient trentenaires.

Il fallait réagir ou ils finiraient par acheter un monospace et un labrador pour se balader en forêt le week-end. Arnaud et Marie cherchèrent des idées de sorties originales pour rompre un peu avec l’ennui qui s’installait.

Ils se réveillèrent fatigués, et après la traditionnelle partie de jambes en l’air du dimanche matin, se préparèrent à sortir. Ils durent courir pour attraper le bus. Marie lui reprocha d’avoir mis trop de temps à se préparer. Le terminus approchant, elle mit sa main sur son épaule et s’y appuya de tout son poids pour quitter sa place avec plus de facilité. Dans ces moments-là, Arnaud se sentait solide. Ce matin, il avait l’impression d’être un meuble et ça le gonflait. Ils descendirent aux portes

du cimetière de Montjuïc. C'était un cimetière à flanc de montagne sur plusieurs niveaux. Des tiroirs pareils à ceux d'une morgue étaient encastés dans d'épais murs de roches ocre et mauves. C'étaient là que reposaient les morts des plus pauvres et des plus radins. Les autres dormaient sous l'herbe épaisse, aux pieds de fleurs et d'arbres majestueux. Cette végétation luxuriante donnait au cimetière des allures de parc. La chair décomposée nourrissait la terre et Arnaud se dit, candide, que tous les hommes, même les pires, avaient une utilité sur terre. Il eut une pensée pour Simone et se dit qu'il ferait un bon engrais.

Une dizaine de personnes attendaient un guide qui tardait à se montrer. Arnaud, enthousiaste, et Marie, un peu moins, s'agrégèrent au groupe. La guide arriva enfin. C'était l'une de ces femmes presque mignonnes ; une fille jolie de loin ou sous un certain angle mais dont un détail, comme un nez tordu ou un bout de dent en moins venait gâcher l'ensemble. Elle, c'étaient ses yeux : ils étaient trop écartés, comme ceux des enfants d'alcoolos. Ses bajoues enflées lui donnaient, du reste, un aspect trisomique. Mais sa difformité était légère et elle parvenait sans doute à pécho sans trop de difficulté, en boîte ou dans tout autre lieu mal éclairé. La visite débuta. Marie était rêveuse. Elle passait d'une fleur à une tombe sans rien

écouter et Arnaud s'agaçait. Ce matin, il ne l'aimait pas.

Le groupe s'arrêta auprès des plus beaux et des plus imposants mausolées. Leur superficie dépassait parfois celle de leur appartement. Les morts pourrissaient dans le confort.

– Tu crois que c'est parce que leurs enfants se sentent coupables de claquer l'héritage de leurs parents qu'ils leur construisent des châteaux pareils ?

– Bah... soupira Marie. Ils donnent de la visibilité à leur famille. Tout le monde remarque ces tombes et les noms écrits dessus. Ils font ça pour leur mémoire. Moi, je trouve ça plutôt touchant...

– S'ils voulaient la gloire éternelle, ils auraient fait de grandes choses de leur vivant et leurs enfants n'auraient pas assez pour construire de tels édifices. Il n'y a que des noms de gros industriels...

– Ah, oui ! Toi, t'aimes pas l'argent ! Et tu sauves le monde, toi, j'ai oublié ! Tu veux pas être connu avec tes photos floues, tu veux pas péter dans la soie... Bien sûr.

– Je soulève simplement un paradoxe. Si tu crois que je suis comme tous ces gens qui crachent sur les riches et crèvent de le devenir.

– C'est pas par jalousie que les gens n'aiment pas les riches. C'est parce qu'ils les volent. Ils

accumulent leur richesse sur le dos des travailleurs.

On devait cette dernière réplique à un cinquantenaire derrière eux. Il portait des lunettes rondes, une queue de cheval et il était mal sapé ; le style des types qui votent extrême gauche parce qu'ils n'ont pas un rond. Arnaud, surpris, répondit « oui, peut-être » parce qu'il ne savait pas s'il était d'accord ou non avec cette assertion, et qu'il voulait mettre un terme à cette intrusion.

– Ça te gêne pas si on s'en fout de ton avis ? asséna Marie, que ça soulait tout autant.

Le type haussa les sourcils puis les épaules et il s'éloigna sans rien ajouter.

Ils étaient tendus tous les deux. Ils avaient baisé comme on va déjeuner chez les beaux-parents le dimanche ; parce qu'il faut bien s'y plier de temps en temps. Aucun d'eux ne voulait faire d'effort. C'était dommage, car ils écoutaient la mongolienne d'une oreille distraite alors qu'elle foisonnait d'anecdotes passionnantes. Elle détailla les sculptures qui surplombaient les pierres tombales et évoqua les influences des artistes français. Arnaud n'avait de commun avec eux qu'une nationalité, une langue et un bout de culture, mais il ne put réprimer un frisson de fierté. Il se trouva con. C'était de cette fierté que les nationalistes se nourrissaient et il sentit combien l'appel de

l'absolu était tentant. La guide expliqua aussi qu'à une époque, on imposait aux veuves de venir se recueillir sur la tombe de leur époux chaque jour pendant les dix-huit mois qui suivaient le décès. Elles devaient se vêtir d'épaisses robes noires qui les empêchaient de s'asseoir et subir sans protester les accablantes chaleurs des mois d'été. Arnaud ne s'indigna pas, parce qu'il y avait des femmes autour de lui pour ça et qu'il ne restait plus que les miettes du combat féministe. Il avait été initié par d'autres et sa grande époque, celle qui resterait dans les mémoires, était derrière eux. Et puis plus rien ; la génération X s'était focalisée sur le travail et les heures sup et n'avait rien entrepris de pérenne pour sa descendance. Il fallait y remédier. Il y avait quelque part un truc nouveau, grand et universel pour lequel se battre. Il aurait aimé savoir quoi. Marie inclina la tête vers Arnaud et l'extirpa de ses pensées.

– Tu sais, il y avait aussi des gens très riches qui payaient des femmes pour pleurer sur la tombe de leur famille à leur place. C'est ouf, non ?

Oui, c'était ouf, mais Marie l'avait soulé avec sa remarque sur les photos floues et il préféra ne pas réagir. La visite avait commencé depuis deux heures et ils avaient faim. Ils rentrèrent en silence et en traînant des pieds.

Arnaud se demanda combien il passerait de week-ends comme celui-ci. La répétition les sclérosait et il craignait de ne rien trouver de plus divertissant que les balades au cimetière. Tout allait pourtant bien. Il vendait des tirages ici et là ponctuellement et avait une situation stable, un bel appartement et surtout Marie. Malgré quelques désaccords, il se sentait bien avec elle. Il trouvait du charme à tout ce qu'il n'aimait pas chez elle : son caractère, sa mauvaise foi, sa grossièreté... Il l'aimait presque tout le temps. Elle l'enflammait moins qu'avant, c'était vrai. Les préliminaires se prodiguaient avec moins de plaisir, on s'y mettait pour s'exciter. Ça ne le préoccupait pas ; c'était le cours des choses, c'était l'habitude. Moins de passion, plus de trucs mignons. C'était comme ça dans les vieux couples et il l'acceptait. Alors qu'est-ce qui lui manquait ? C'est déprimant de déprimer sans raison. Il envisagea de s'engager plus avec elle, mais ils étaient ensemble depuis deux ans et demi seulement et il ne voulait pas l'effrayer. Puis un jour d'hiver, blottie sous l'épaisse couverture polaire, elle lui dit :

– Nono... J'aimerais bien qu'on ait un enfant...

Sa tête tourna un bon moment avant qu'il puisse parler. C'était inespéré et fou. Quelques amis s'étaient lancés dans cette aventure sans retour et ne parlaient que de leur gamin. Ils les

voyaient moins, d'ailleurs, ces amis devenus relous. D'abord parce qu'ils semblaient bien occupés, ensuite parce qu'ils vivaient dans un monde à part, exclusif et codé. Ça parlait turbulettes, liniment et Isofix ; et lui se sentait perdu, pas tout à fait lancé dans la vie, presque déconsidéré... comme s'il était au chômage depuis trop longtemps. C'était peut-être un petit bout de chou qui lui manquait à son âge. Mais il n'y avait pas que ça. Il y avait aussi ce désir d'avancer, d'expérimenter et de prendre des risques. Et puis une vie de famille avec Marie, ça devait être quelque chose...

– Moi aussi.

Il la serra dans ses bras, ému, et l'embrassa là où ses cheveux étaient le moins emmêlés.

Concevoir cet enfant s'avéra plus compliqué que prévu. Les résultats des examens étaient favorables et la technique acceptable, mais il y avait autre chose. Marie était trop nerveuse et Arnaud pas assez. Il bossait détendu et buvait des bières tous les jours. Ses spermatozoïdes se la coulaient douce et il les imaginait mal s'arracher pour aller féconder l'ovule. Peut-être qu'ils s'emballaient trop à l'idée d'avoir un gamin et que leurs corps leur disaient, comme à des gamins turbulents : revenez quand vous serez calmés. Marie voulait persévérer et la baise se fit industrielle.

Elle était calculée sur ses cycles et il ne fallait pas manquer une occasion. Arnaud devint un stakhanoviste du cul. La biologie régissait les règles du cœur ; c'était moins joli mais pas plus idiot. Ces efforts furent vains. Les tests de grossesse annonçaient leur échec en traits rouges. Marie commença à penser qu'on la punissait sans qu'elle sache de quoi. Elle devint amère. D'ordinaire enjouée dès le lever du lit, elle peinait à en sortir et s'irritait vite. Arnaud avait essayé l'écoute et les câlins, mais ça ne changeait rien. Il s'efforçait d'être optimiste.

– On va y arriver, ma belle. Il faut y croire !

– Ça marche que dalle... Seulement pour les autres.

– Ça va venir ! Ça demande du temps, parfois !

– Ça fait huit mois déjà qu'on essaie... Mon corps il marche pas, putain !

– Écoute. Ça ne vient pas forcément de toi déjà. Et puis les résultats d'examens sont bons ! C'est qu'on va finir par y arriver ! Il faut se détendre et rester optimistes !

Mais ce n'est pas ce qu'elle voulait entendre. Elle voulait qu'il soit triste avec elle plutôt qu'optimiste tout seul. Alors il lui dit qu'il comprenait et leurs soirées furent grises. Puis il en eut assez et chercha des activités pour lui changer les idées. C'était peine perdue. Elle ne parlait presque plus,

et déclinait toutes ses propositions. Elle avait le moral au plus bas.

Elle débordait de compassion pour les enfants et dès qu'un petit souffrait, Marie le ressentait avec intensité. Un fait divers défrayait la chronique depuis quelques jours. Un gosse venait d'être retrouvé mort dans un bois, assassiné. Les rédactions envoyaient leurs correspondants couvrir l'événement. Ils commentaient tout et montraient les lieux, les détails, les branches cassées, les traces de sang aussi... Les plus imaginatifs pouvaient rejouer la scène dans leur tête. On espérait que les éléments de l'enquête parviendraient petit à petit, comme dans un bon polar. L'événement ne représentait rien en lui-même : on ne pouvait pas l'analyser ni en tirer de conclusion, mais les faits divers avaient toujours été traités ainsi. Ce crime offrait aux spectateurs une raison de s'emporter et de se considérer. Ils suivaient le feuilleton et s'indignaient. On avait des interviews de voisins, de chasseurs, de marcheurs, de tout ce qui pouvait parler et s'était trouvé pas trop loin, qui n'avait peut-être pas vu mais entendu, un cri, un moteur, des pas, n'importe quoi... Marie était émue. Arnaud lui dit que ça ne servait à rien, qu'elle ne connaissait pas le gamin et que c'était idiot d'être triste ou que sinon, il fallait l'être aussi pour les dizaines de milliers d'enfants qui crevaient sous

les bombes au Yémen. Mais au fond, il comprenait. Elle partageait avec ce petit corps sans vie une identité. Et lui aussi d'une certaine manière, même s'il le refusait. Marie se fit plus proche et il en profita pour la réconforter et gagner un peu de tendresse.

Puis elle redevint irascible. Arnaud décida d'aller consulter un expert; son pote de bistrot, José. Il avait des gamins d'un mariage précédent.

Arnaud lui confia leur projet de bébé, c'est-à-dire qu'il lui en fit part, pas qu'il lui en donna la charge. Ils apprirent à mieux se connaître et se retrouvaient régulièrement autour d'une bière. José lui avait conseillé de ne plus regarder le calendrier, de baiser quand ils en auraient envie et d'oublier les tests de grossesse, bref, de se laisser vivre et ça viendrait quand ça viendrait. Ce fut le seul vrai bon conseil de José. Les autres arrivaient trop tard.

– Elle n'aurait pas dû prendre la pilule. C'est de la saloperie, la pilule. C'est pour ça aussi que vous galérez.

– Oui, peut-être, enfin, on ne peut pas revenir dessus.

– Elle a déjà pris la pilule du lendemain?

– Une fois ou deux, au début. Après des accidents...

– Pareil! C'est de la merde, ça te bousille le corps.

– Oui, sans doute... Enfin, c'est comme ça...

– Elle a déjà avorté?

– Non, je crois pas.

– Bon, tant mieux. Mais la pilule et la pilule du lendemain, c'est de la merde, vraiment.

– ...

Quand il ne revenait pas sur le passé, il préparait Arnaud à son avenir en parlant de son vécu. Faute d'expérience, Arnaud ne pouvait qu'écouter les monologues de son ami. Ils lui évoquaient ces personnes en mal d'arguments qui concluent sur des «tu es trop jeune pour comprendre».

– Tu verras quand tu auras des enfants, ta vie ne sera plus pareille.

– Oui, je verrai en effet.

– Et puis ça pousse vite! Dès qu'ils se mettent à marcher, tu passes ton temps à leur courir après. Ils s'échappent tout le temps.

– Oui, j'ai hâte d'y être!

– Et après ils parlent, te posent plein de questions... C'est vraiment super!

– Oui, je verrai bien...

– Et puis, ça structure le couple. Ça donne un projet commun. C'est important aussi pour ça!

Après dix minutes de logorrhée, son pote divorcé revenait sur des exemples ou des conseils qu'Arnaud ne pouvait pas commenter. Ou il balançait une grosse blague qui tache et tous deux

riaient à gorge déployée, comme des marins en escale. Le ton aurait été bien différent avec Sacha et Jean-Eudes, et pour cette raison aussi, ils devinrent plus proches l'un de l'autre. Ils se moquaient parfois de leurs compagnons absents, mais avec affection, alors c'était acceptable.

Marie se joignait parfois à eux pour s'offrir de grosses tranches d'obscénité. Elle était câblée comme José et en connaissait des dégueulasseries. Elle appelait ça les fables de la femme fontaine. Marie était toujours frustrée, mais elle riait un peu et ça faisait plaisir à voir. Elle avait au moins retrouvé le goût des vanes et charriait volontiers José. De son côté, Arnaud acceptait mieux cette facette de sa personnalité et l'exposait ostensiblement au père de Marie. L'armistice n'avait pas été signé avec Sarja Krikri et chaque rencontre était l'occasion d'une joute verbale dont Marie était l'arbitre. *El señor* Krikri, trop snob, n'osait pas se battre avec des références trop sales pour lui et Arnaud avait souvent l'avantage. La fille à son papa l'avait informé de ses projets de famille et le vieux les tannait depuis des mois pour savoir quand il allait devenir le grand-père d'exception qu'il promettait d'être. Il s'invitait régulièrement chez eux les bras chargés de victuailles pour que Marie «ne manque de rien», ce qui était bienvenu, car ainsi que lui avait dit Arnaud, il ne la nourrissait

qu'avec du pain sec et des têtes de poisson. M. Krikri s'était permis une réflexion une fois :

– Il faut que vous changiez d'air, Arnaud ! Vous ne pouvez pas rester chez vous et attendre que les choses arrivent comme par magie. Détendez-vous, emmène Marie en vacances, pensez à autre chose ! Je vais vous offrir un voyage, ça sera plus simple. Vous n'aurez plus d'excuses pour ne pas partir.

– Non, mais c'est bon, ce n'est pas nécessaire... On peut partir quelques jours.

– Quelques jours... Partez deux semaines, trois semaines, un mois ! Faites-vous plaisir ! Il faut saisir le taureau par les cornes ! *Le destin mêle les cartes et nous jouons*, disait...

On s'en foutait de qui disait ça. Il était sûrement mort en plus. Arnaud ne le laissa pas terminer sa phrase.

– Bon bah, ça va ! Si vous avez la solution, faites-lui vous-même ce gosse !

Marie avait ri de son rire gras et dans un hoquet avait ajouté :

– T'es vraiment dégueulasse !

Et Sarja Krikri s'était raclé la gorge, irrité de s'être représenté une image incestueuse ou d'avoir suscité tant de dégoût chez sa fille, et peu après était parti.

– Je l'ai bien mouché...

– C’est bien, Petite Coucouille! T’es le plus fort! lui dit-elle, sarcastique.

– Franchement... oui! Je suis fier de moi. Il évitera de me dire quoi faire la prochaine fois.

– Il est maladroit... et inquiet pour nous, c’est tout.

– Tu vois pas qu’il me provoque chaque fois qu’on se voit? Qu’il a un problème avec moi? Si tu n’étais pas bavante d’admiration devant ton père, tu te rendrais compte que c’est un connard fini!

– Alors UN : tu ne parles pas de mon père comme ça, bondit-elle comme un chat ébouillanté. Et DEUX : tu lui rends bien! Ça fait deux mois que tu lui dis les trucs les plus dégueulasses pour le mettre mal à l’aise. Il est protecteur, c’est comme ça! Alors accepte-le et arrête de te comporter comme un gamin rebelle de quinze ans!

– J’hallucine. C’est MOI qui me comporte comme un gamin? explosa Arnaud. Mais regarde-toi! Tu agis comme une pisseuse de huit ans qui veut son poney à Noël quand tu es avec lui! Ouvre les yeux, bordel! Dès que ton père est là, t’es toute différente! Ta voix monte de deux octaves et tu ris comme une dégénérée! C’est consternant! On a envie de te mettre des claques! Ton père! Ton père! Il t’a abandonnée plus de dix ans, ton héros. Et aujourd’hui, il te gâte pour compenser son éducation lamentable! Et toi tu fais comme si de rien n’était...

– ÇA, ÇA ME REGARDE, PUTAIN! hurla-t-elle carrément. Et je me comporte avec lui comme je veux! Et puis toi, quoi?! Tu veux trouver un truc pour être différent toi, c’est vrai! C’est ton truc à toi, ça! Et tu crois que tu joues jamais, hein! Que t’es toi et tout toi tout le temps! Que t’es unique, hein! Mais bien sûr que tu joues, Arnaud! T’en fais des caisses quand t’es avec Sacha, mais t’oserais pas lui balancer les mêmes blagues qu’à moi, qu’à José, ou la vanner comme tu vannes mon père! T’es pas plus vrai que les autres! T’es pas différent! T’es humain, c’est tout! Tu voudrais sortir du lot, ça oui! Mais c’est pas le cas. Alors relax, OK? Et moi, je condamne pas les autres parce que j’ai peur de leur ressembler. Tu juges tout le monde parce que t’acceptes pas tes faiblesses. Sois un homme, putain! Regarde-toi dans la glace! Ça te rendra moins mauvais et moins con! Et t’en profiteras pour arrêter de me casser les couilles!

Un uppercut de Mike Tyson devait être moins douloureux. On voyait bien qu’elle avait gardé tout ça en elle trop longtemps. C’était comme si elle avait rangé un truc très lourd sur un meuble en équilibre et qu’il venait de tomber sur la tête d’Arnaud. Il avait entraîné un pan du décor dans sa chute et derrière il y avait la matrice, la réalité qui s’affichait. Il voyait Mariella, ce qu’était sa vie,

et ce qu'il était lui : un petit bonhomme ordinaire dans son train-train. Il fulminait. Cent ans plus tôt, il lui aurait mis une grande claque du revers de la main et se serait servi un verre de bourbon. Mais il n'aimait pas le bourbon et il l'aurait perdue s'il l'avait giflée. Alors il agit comme les hommes modernes, et lui fit la gueule. Il claqua la porte d'entrée mais pas assez fort. Il l'ouvrit et la claqua encore. L'immeuble trembla. Il sortit dans la rue. Il remonta l'avenue d'un pas rapide, la tête baissée. Il était hors de lui. Il espéra qu'un importun vienne l'emmerder pour lui casser la gueule, mais personne ne vint. Pire, on lui céda le passage. Au bout de vingt minutes, il s'assit sur un banc. Il ruminait comme une vache sous ecstasy.

Elle avait raison, cette connasse.

Il la détestait pour avoir raison. Mais il l'aimait aussi pour sa clairvoyance, parce qu'elle pensait par elle-même. Beaucoup auraient jugé ses amis sur ses descriptions. Mais pas elle. Marie avait vu juste en lui. Ses critiques trahissaient ses fragilités. Elles disaient qui il était. Cette découverte était sans doute un premier pas et maintenant il fallait creuser. Profond. Ça prendrait du temps. Mais où? Un mot lui vint à l'esprit, un mot à la mode qu'on disait partout et qui semblait tout guérir : bienveillance. Il faudrait qu'il essaie ça.

Il voulait rester hors de la maison pour qu'elle s'inquiète. Il chercha son aPhone pour appeler Jean-Eudes, le voir et rentrer tard, mais son téléphone était H.S., la batterie à plat. Il était sorti sans son portefeuille et ne pouvait rien faire d'autre que glander sur son banc. Après quinze minutes d'autopunition supplémentaires, il retrouva la maison. Il ignora Marie pendant deux jours, mais elle s'en foutait ; c'était horripilant. Puis comme il avait besoin qu'elle fasse une course pour lui près de son boulot, il lui adressa à nouveau la parole.

Ils avaient besoin de changer un truc. Lui pour trouver des réponses, et elle probablement aussi, pour faire ce gosse.